

Direction de la Jeunesse, de l'Éducation, de la Culture et des Sports

ACTES DU COLLOQUE :

« NEUJ PRO 2014 – 13^{èmes} Rencontres Nationales des Professionnels et Elus de la Jeunesse »

GRAND TEMOIN

Réinventer l'éducation grâce aux nouveaux modes d'apprentissage

Intervenants :

Emmanuel VAILLANT, journaliste

Louise TOURRET, animatrice à France culture

Animateur :

Claude COSTECHAREYRE, animateur médiateur chez Niagara Innovation

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : On garde le même principe que ce matin, c'est-à-dire essayer d'être le plus interactif possible dans les échanges. Je lance une ou deux questions. On s'est mis dans la logique de la controverse pour croiser les points de vue. L'intérêt de la controverse est qu'elle amène à quelque chose de constructif. On n'est pas l'opposition ou la contradiction, mais dans l'enrichissement des points de vue. Louise, vous remplacez Marie-Caroline Missir. Louise, tout le monde vous connaît.

Louise Turret, animatrice à France culture : Je ne pense pas que tout le monde me connaît. J'anime et je conçois une émission hebdomadaire diffusée sur France culture le mercredi à 15 heures. Cette émission « Rue des écoles » traite des thématiques d'enseignement et d'éducation au sens large. J'ai déjà parlé d'éducation populaire ou des colonies de vacances. Habituellement, mes sujets sont plutôt l'école. Hier, nous parlions des parents d'élèves puisqu'il y a les élections des parents d'élèves demain et après-demain. On parle aussi beaucoup des réformes dans l'Éducation nationale, de leurs effets. Et, on essaye de comparer les systèmes éducatifs.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Emmanuel, merci de vous présenter.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Bonjour, je suis journaliste. J'ai été pendant très longtemps journaliste à l'Étudiant éducpros pour les questions d'enseignement supérieur notamment, rédacteur chef délégué. Depuis quelques mois, j'ai repris une indépendance. Je m'occupe du site www.lab-afev.org qui est un Think tank autour des questions d'éducation, de jeunesse, de territoire, d'université. J'anime aussi avec Edouard Zambo de France Inter le site ZEP, « zone d'expression prioritaire », qui a pour objet de faire parler les jeunes et de faire en sorte qu'ils prennent la parole pour s'exprimer sur leurs situations diverses quotidiennes et qu'ils donnent leurs points de vue sur l'actualité. On est très fier, très content de ce site parce qu'il a un bon écho. Il raconte des choses pertinentes et des paroles qu'on n'entend pas beaucoup ailleurs.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Pour faire le lien avec ce qu'on a évoqué ce matin, on pourrait garder l'idée qu'on a à se mettre autour d'une table, à travailler ensemble pour imaginer d'autres manières de travailler, de collaborer, de co-construire. Ces termes ont été employés très souvent ce matin. Le thème de notre échange est « Réinventer l'éducation grâce aux

nouveaux modes d'apprentissage ». C'est là-dessus que l'on voudrait travailler. Les ateliers ont été intéressants. Emmanuel en a suivi quelques-uns. J'en ai suivi quelques-uns. Je vous invite à participer, à faire remonter des choses qui se sont dites dans ces ateliers, à nous questionner, à nous interpeller sur ces questions. C'est plus à travers nos échanges que nous réfléchirons à cette question. On s'est donné deux ou trois axes ensemble. On va essayer de s'y tenir. Ces termes de réinventer l'éducation m'ont interpellé. On dirait qu'il faut faire table rase. Que pensez-vous de ces termes réinventer l'éducation ? Et peut-on le faire simplement grâce à de nouvelles manières d'apprendre ?

Louise Turret, animatrice à France culture : Emmanuel Vaillant, journaliste : On a tout de suite envie de répondre oui parce que réinventer, sans parler de nouvelles manières d'apprendre, c'est très enthousiasmant. En même temps si on observe ce qui se passe dans l'éducation institutionnelle, on réinvente toujours un peu la même chose ce qui par ailleurs est très bien. Si on parle de mettre les enfants en activité, de les rendre davantage acteurs de leurs savoirs ce qui peut très bien fonctionner avec des enseignants ou des adultes, motiver peut se faire hors de l'école, c'est enthousiasmant. On n'a pas besoin de nouvelles technologies pour le faire. Mais, elles peuvent y participer. Mais je me méfie beaucoup de cette idée de réinvention. En effet, on voit quand le ministère organise sa journée de l'innovation que les innovations mises en avant sont souvent très intéressantes mais ne paraissent pas si neuves. Il ne faut pas se condamner à tout le temps réinventer des choses tout seul comme on réinventerait l'eau tiède même si c'est mieux et plus intéressant. Il faut aussi et c'est peut-être le vrai travail de demain, c'est mon avis, mieux connaître, mieux diffuser, davantage se parler et c'est là où le numérique est intéressant parce que le numérique permet de faire du réseau. On l'a vu avec les classes inversées pour l'école. C'est un système où on va apprendre hors de la classe et avec l'enseignant on va faire des exercices, se corriger, remédier tout de suite aux difficultés plutôt que de rester tout seul chez soi avec son devoir qu'on n'arrive pas à faire et qu'on va mal corriger ou mal s'aider avec internet. L'idée peut être portée par des outils numériques avec une petite vidéo pour faire les profs. Ce n'est pas mal en matière d'innovation. Mais, ce qui est encore mieux, c'est que tous ces enseignants vont se parler via le réseau. C'est la grande force pour moi, mais ce n'est pas une invention. C'est juste amplifier ce qu'on pouvait faire avant et faire mieux avec les nouvelles technologies. Ce n'est pas au niveau de la relation entre l'adulte et l'enfant, entre l'adulte et le jeune. C'est au niveau des éducateurs et des enseignants.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Ce que j'entends ne nous amène-t-il pas à repenser nos façons de faire ?

Louise Turret, animatrice à France culture : Emmanuel Vaillant, journaliste : C'est un sacré chantier.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Mais ne s'agit-il pas de ça ? On a entendu ce matin qu'il était important de faire travailler nos représentations, de faire évoluer nos conceptions pour répondre à ce qui est une réalité environnementale. On est dans un monde complètement numérisé.

Louise Turret, animatrice à France culture : Le problème avec le débat sur le numérique est que souvent l'écran fait écran selon la formule consacrée. Quand la ministre annonce qu'on va donner des tablettes à tous les élèves de 5^e et que ça va coûter un milliard, une fois qu'on a dit ça, on a rien dit. On sait tous nous éducateurs ce qui se passe quand on a juste un outil pour un usage : rien. Il faut savoir ce qu'on veut en faire. Il ne faut pas faire l'économie de la réflexion.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Emmanuel ?

Emmanuel Vaillant, journaliste : On partage cet avis avec Louise que la question sur le numérique est souvent mal posée ou posée de façon caricaturale, c'est-à-dire : est-ce que le numérique est un enjeu éducatif ? Cette question n'a pas de sens en soi. Le numérique ne permet pas aux profs d'être plus pédagogues. Il ne permet pas à la société d'être mieux instruite. Le numérique en soi ne vaut pas grand-chose. C'est l'usage qu'on veut en faire. Souvent on pense le numérique en disant que la révolution numérique va permettre de. La révolution numérique ne va rien permettre sauf à être intégré dans des usages pédagogiques. Le numérique est un outil, rien d'autre qu'une technologie. Il devient

intéressant quand on le pense dans un rapport à la pédagogie voire un rapport quasi politique. Mais le numérique pour le numérique n'a aucun sens.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Rapport politique, c'est-à-dire ?

Emmanuel Vaillant, journaliste : Dans quelle mesure le numérique va ouvrir d'autres horizons pour les élèves. On parle souvent de passage d'une technologie à une autre. Il y a eu dans l'histoire de l'éducation toutes sortes de passages technologiques. L'arrivée de la télévision, avant il y a eu le passage de la plume Sergent major au Bic. A chaque fois, ça a été d'une certaine manière un changement. C'est l'usage qui en a été fait qui a pu ou non changer la pédagogie. Par exemple, l'entrée de la télévision à l'école n'a pas vraiment changé la démarche pédagogique. Des documentaires ont été présentés dans les écoles. Beaucoup d'argent a été mis là-dedans, mais ça n'a pas fondamentalement changé les choses à l'école. La question du numérique pose, pas seulement à l'école mais à l'ensemble de la société, la question de « où sont les savoirs ? ». On pourrait dire que le numérique c'est aller au-delà de ce qui a déjà été fait avec l'écriture. L'écriture permettait de ne pas avoir tout dans la tête. Avec le numérique, on peut avoir tout d'un coup tout le savoir sur internet. Qu'est-ce qui reste à transmettre à l'enseignant si toutes ses connaissances sont accessibles avec un ordinateur ? C'est la plainte récurrente des enseignants surtout en université parce qu'au collège ou au lycée les ordinateurs sont encore interdits dans la classe. Il y a encore peu de lycées ou de collèges qui autorisent les élèves à entrer avec un ordinateur pour suivre le cours. Les profs se plaignent de commencer leurs cours sur la pastille de Vichy et de voir tout le monde chercher pastille de Vichy sur Google. Il y a une mise à niveau instantanée des connaissances de l'élève et du prof. Que reste-t-il au prof ? Il est démuné.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Cela ne change-t-il pas les choses ?

Emmanuel Vaillant, journaliste : Ça change complètement.

Louise Turret, animatrice à France culture : Ça change les choses. Mais la question qu'on doit se poser en tant qu'éducateurs partout, parents, éducateurs, éducation populaire est : que propose-t-on qui ne soit pas numérique ? Nous sommes dans un monde ultra-numérisé où la fracture numérique n'est plus de savoir qui a un ordinateur, un téléphone, un accès à une connexion même s'il y a encore des gens qui n'en ont pas. Mais une grande majorité de la population a accès à ces outils et sait s'en servir puisque l'usage est très simple. La fracture n'est pas là, en tout cas pas chez les jeunes. La fracture chez les jeunes peut être dans le contrôle parental plus ou moins présent. On sait que dans les familles dotées culturellement il y a davantage de contrôle parental. C'est un avantage quand les enfants sont assez jeunes de contrôler le temps qu'on y passe et ce qu'on y fait. Il y a des parents qui regardent plus que les autres. En tant qu'éducateurs, que propose-t-on d'autre ? En effet, c'est peut-être bien d'aller voir la fiche Wikipédia sur la pastille de Vichy, mais ce serait peut-être mieux de goûter une pastille de Vichy. Il y a plein de choses que les familles ou les jeunes ne vont pas faire d'eux-mêmes et que des éducateurs vont leur proposer. Cet apprentissage qui est aussi physique, matériel, sensoriel, cette relation sont très centraux dans l'éducation. On apprend à écrire en faisant un geste. On apprend beaucoup avec son corps et physiquement.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Vous êtes en train de dire que l'univers numérique ne le permet pas ou l'édulcore.

Louise Turret, animatrice à France culture : Il y a un moment où rien ne remplace l'expérience dans le réel. C'est le sel de la vie de faire les choses « in real life ». Pourquoi va-t-on encore à des concerts ? On peut écouter de la musique gratuitement. On peut la pirater on peut faire ce qu'on veut. Tout le monde voit le prix qu'a cette expérience réelle. A nous de l'offrir aux jeunes. C'est un enjeu éducatif important dans un monde où on pourrait dire qu'on a accès à tout grâce au numérique.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Deux choses sur ce que dit Louise qui est important. D'abord sur la fracture numérique. Je ne pense pas que tous les jeunes ont la même maîtrise du numérique. Je ne crois pas à l'idée du « digital native ». Gérard Marquié disait tout à l'heure que c'est un concept

marketing. Je n'y crois pas du tout. Au contraire, je pense que ce qui est très dangereux est que le numérique peut accroître les inégalités. Il y a toutes sortes de poncifs sur la société de la connaissance qui fait que tout le monde peut accéder à tout. En fait, le « tout le monde peut accéder à tout », c'est ceux qui savent chercher sur internet qui vont trouver et c'est ceux qui ont les outils, les connaissances, la maîtrise des codes qui ont la meilleure maîtrise. Il y a un risque très fort du numérique comme fracture au sens où ça accélère les fractures.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Dans l'atelier sur l'illettrisme, on s'est dit que l'accès à l'information ne permet pas de se l'approprier.

Louise Turret, animatrice à France culture : Evidemment qu'il reste à l'éducation, aux adultes d'aider et d'apprendre aux jeunes à discerner, à recouper les informations. C'est indexé au niveau de culture qui est familial et qui est transmis, on espère, par les adultes, en particulier par l'école quand ça fonctionne bien. C'est parce qu'on a déjà des savoirs et un esprit critique formé qu'on se débrouille mieux dans l'univers numérique, évidemment Emmanuel.

Christian Combier, maison TIC de Grigny dans le Rhône : Maison TIC, accompagnement des usages numériques. Sur l'équilibre éducatif physique, intellectuel, manipulateur, sensoriel, je n'ai pas de souci. Par contre, sur la facilité de tout le monde à utiliser un Smartphone, une tablette, il y a un travail spécifique sur la question des usages. L'arrivée des outils mobiles complexifie la compréhension de ce qui se passe. Avec un ordinateur, je sais ce que j'ai fait, ce que j'ai installé à peu près. Avec le Smartphone, je défie quiconque de savoir combien d'applications sont en train de tourner, de consommer de l'énergie, de dépenser votre argent parce qu'elles sont en train de fonctionner. Sur la question des usages des outils, il y a un travail à faire sur la maîtrise, la compréhension du modèle de société véhiculé par les machines etc. Il faut dissocier les choses pour que dans la discussion et dans le débat on évacue ces questions pour revenir aux fondamentaux en demandant si le numérique aujourd'hui transforme l'éducation ou si l'éducation doit se transformer et s'appuyer sur du numérique en partie pour aller au bout de ses transformations.

Louise Turret, animatrice à France culture : La question des usages est toujours extrêmement intéressante. Vous avez déjà vu des enfants de dix-huit mois se servir d'une tablette et, c'est très étonnant, faire pas mal de choses. Après, c'est sûr qu'on ne sait pas comment fonctionne son téléphone. Je ne sais pas non plus comment fonctionne le téléphone avec un fil, ni un moteur à explosion. Ce n'est pas nouveau que, dans un monde de technologies, on ne comprend pas exactement la manière dont fonctionnent les machines.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Je ne suis pas tout à fait d'accord sur la question du numérique. Je pense qu'il est très important, ce n'est pas un artifice, d'enseigner aux jeunes le code, pas le code informatique, mais de leur donner quelques clefs de compréhension de la façon dont fonctionne un site, ce qu'est le langage HTML, ce qu'est un CSS. On a tous besoin dans cet environnement numérique d'avoir quelques clefs de déchiffrement, donc d'entrer un tout petit peu la tête dans le capot du moteur.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Pour sortir de cette notion de compétences d'usage et comprendre ce qui se passe avec l'outil qu'on utilise ?

Emmanuel Vaillant, journaliste : Vu la place que ça prend dans le quotidien, il est important d'avoir une éducation à minima, ce que ne fait même pas l'école, des usages sur internet, même l'éducation aux médias de base sur ce qu'est la diffamation, l'injure, mais aussi sur les usages de ce qu'est un titre, un chapeau. L'usage d'un outil public comme Twitter devrait être enseigné dans plein d'écoles.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : On sait que ça n'est pas laissé au hasard. Vous voulez dire que derrière c'est un mode de communication.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Je cite à nouveau Gérard Marquié, ce sont les injonctions paradoxales. On nous dit d'utiliser le numérique mais les pieds sur le frein parce que c'est dangereux. Je ne dis pas seulement ça parce qu'il faut mieux maîtriser les réseaux sociaux et leur usage parce que c'est un outil dangereux, mais parce qu'il faut savoir l'utiliser comme on fait du vélo.

Monique Argoualc’h, enseignante en classe relais à Brest : Je suis intervenue dans la table ronde sur le numérique. J’aimerais donner une petite anecdote sur les codes. Mes élèves sont amenés à administrer des sites. On a un partenariat avec l’école Télécom Bretagne et des ingénieurs parce qu’on développe des applications pour rendre les tablettes plus accessibles pour les personnes âgées. En effet, on intervient dans un EHPAD pour former les personnes âgées à internet.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Les élèves de la classe travaillent à partir de ces outils-là.

Monique Argoualc’h, enseignante en classe relais à Brest : Je me souviens de la tête des élèves quand on avait changé la couleur du site. Les étudiants sont allés sur le terminal pour montrer toutes les lignes de code qu’il fallait pour changer la couleur. Ils sont un peu sortis de la magie parce que pour eux il suffisait de cliquer pour que ça change. Il est important de leur montrer tout ce qu’il y a derrière, qu’internet n’est pas magique, qu’il y a de la logique, du travail.

Louise Turret, animatrice à France culture : Je suis d’accord que la facilité de l’usage rend un peu les choses magiques et ça rend les acteurs un peu passifs. On se souvient tous qu’on a eu des ordinateurs beaucoup plus compliqués avant d’avoir les premiers Mac et les ordinateurs qui s’en sont inspirés où il n’y a plus rien à faire, pas un code à taper. Je me souviens encore de l’époque où il y avait des codes à taper. D’ailleurs, avec le plan informatique en 85, je suis de la génération qui a appris à coder à l’école. L’école n’a pas su très bien le faire. La question reste : avec qui et comment on peut faire ça ?

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Ce n’est pas l’outil en soi, c’est la façon dont on se l’approprie.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Il y a des préconisations très intéressantes dans le rapport qui vient de sortir sur le numérique, il y a trois jours, du Conseil national numérique. Ce rapport dit par exemple que la technologie en collège est une aberration. Tout le monde fait le constat que la technologie ne va pas du tout dans le collège. Pourquoi ne serait-elle pas un lieu d’apprentissage des minimums des règles de fonctionnement d’un ordinateur, des langages de base. Pas pour en faire des informaticiens, comme le disait Madame, mais pour qu’ils aient un décryptage, c’est juste de lever le capot. Comme savoir changer les pneus d’une voiture.

Rachid Djebien, Chargé de mission jeunesse, ville de Roubaix : Je voudrais revenir sur la question de départ : réinventer l’éducation grâce aux nouveaux modes d’apprentissage. J’aurais mis un point d’interrogation. En effet, réinventer l’éducation, se dire s’il y a du numérique, si par exemple il est sur un mode d’animation active, c’est fort intéressant pour nous parce que les personnes de l’éducation populaire pourraient devenir partenaires de l’école et on pourrait expérimenter avec eux. Par contre, si c’est une méthode d’enseignement avec un prof, des élèves, je ne sais pas s’il y aura à vendre quoi que ce soit. Le deuxième aspect est de dire que face à cette question d’éducation la place de l’éducation populaire est d’être en complément de l’école. Quand on est à côté, qu’est-ce qu’on peut apporter de plus. A titre d’exemple, et pour être un peu provocateur, on a mis en place un projet avec des éducateurs spécialisés à Roubaix. C’est un atelier solidarité qui tourne entre midi et deux. Dedans, la communication vient de Facebook juste pour rassembler les gamins et leur dire d’arriver à telle ou telle heure et le téléphone portable sert également à ça. Les choix des gamins dans les projets qu’on leur a proposés, c’est de préparer un repas et d’aller le donner à des jeunes à Sangatte par exemple. Dans l’expérimentation, c’est passer de la photo au réel. C’est un peu ça aussi la question de l’éducation.

Louise Turret, animatrice à France culture : Je trouve ça génial. L’usage d’une page Facebook et s’envoyer des photos grâce au téléphone, se réunir, c’est déjà pas mal. On n’avait pas ça avant. Je connais un prof d’économie qui envoie des textos aux parents. Comme ça les parents sont au courant. C’est une collaboration voulue. Les parents sont d’accord. Ce sont aussi des outils de communication. Il faut les prendre comme tels. Ça peut aider. Evidemment, c’est assez périphérique. Je parle des textos. Pour parler des relations entre l’école et l’éducation populaire, on pourrait imaginer dans un monde un peu apaisé où on fait de la coéducation, où les gens sont de bonne volonté, de créer des espaces numériques ouverts où chacun peut mettre quelque chose. Ça c’est formidable. On le voit dans les classes inversées quand les enseignants échangent. On peut voir les capsules, les petits films qu’ils

préparent. On pourrait imaginer des plates-formes thématiques ou locales où chacun met quelque chose. Ces espaces virtuels permettent de maximiser les échanges à l'infini.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Il y a un boulevard qui s'ouvre pour l'éducation populaire. Il y a une place à prendre qui n'est pas prise par l'Education nationale sur ces questions de numérique. L'avantage par exemple de ces usages du numérique est très évident. Donner une traçabilité d'un travail fait et donner surtout une capacité d'expression de ce travail, c'est ce que font les twittclasses quand un prof emmène ses élèves faire une visite ou un animateur d'une association emmène ses élèves dans un musée et qu'ils vont commenter cette visite. L'idée peut être vous allez twitter votre visite, c'est-à-dire que vous allez faire partager vos émotions, vos moments. C'est un vrai travail éducatif au sens où ça oblige à formaliser un discours, ça oblige à s'exprimer donc à raconter quelque chose, à faire passer un message. De ça, il y a des traces. De ça, on peut en faire un « storyfy », c'est-à-dire raconter une histoire, recomposer le parcours fait avec ces twitts pour en faire une histoire avec des photos etc. Il y a plein d'outils qui s'ils sont utilisés à bon escient donnent une traçabilité du travail fait dans l'éducation, dans ces structures associatives et qui donnent une preuve tangible à des acteurs éducatifs que sont les enseignants. Par ailleurs, l'éducation populaire fait de l'éducatif.

Louise Turret, animatrice à France culture : J'étais en train de penser à quelque chose. Ce qu'on lit aujourd'hui dans la littérature, ce qui se fait dans d'autres systèmes éducatifs est qu'on va apporter ses « bring your own device ». Tout le monde apporte son téléphone, son ordinateur à soi à l'école. On ne peut pas du tout le faire à l'école française. Tout ce que ne peut pas faire l'école elle-même, dans l'éducation populaire, dans les associations, on peut le faire. On n'a pas de limite. Si on a envie de travailler avec les téléphones des jeunes pour faire un projet avec des photos, des twitts, c'est beaucoup plus simple. On a plein de liberté dans les usages. On peut davantage inventer des choses. Il y a un appel à l'imagination qui est sans précédent.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Emmanuel, je ne sais pas si vous voulez réagir, mais il faut qu'on avance un peu. On s'était posé ensemble la question de savoir ce qu'on met derrière ces nouveaux modes d'apprentissage avec la précaution que je voudrais prendre, vous serez d'accord avec moi, qu'il n'y a pas que le numérique dans les nouvelles modalités d'apprentissage. Je voudrais que vous soyez réactifs à ce sujet. Une incise, j'ai suivi très peu de temps l'atelier « Entreprendre pour apprendre » où j'ai entendu des choses intéressantes sur la capacité à penser, à apprendre d'une autre manière. On est un peu centré sur le numérique. C'est bien, mais qu'on ne se prive pas d'autre chose parce que la question est beaucoup plus large que la simple question du numérique. Qu'est-ce que ça veut dire ces nouvelles manières d'apprendre ?

Emmanuel Vaillant, journaliste : C'est des dispositifs qui sont mis en place, il y a des grandes familles de dispositifs comme les twittclasses, la classe inversée dont parlait Louise. C'est l'idée par exemple qu'un prof d'histoire-géo va faire un cours sur la première guerre mondiale la semaine suivante et va envoyer avant des documents, des vidéos sur la première guerre mondiale. Les élèves reviennent en cours et on fait les devoirs. On fait cours à la maison. Dans la mesure où l'élève a un minimum d'autonomie, c'est au moins au niveau de fin de primaire ou début de collège que c'est rendu possible. On nourrit l'élève de quelque chose et ensuite il vient en cours discuter. Ce n'est pas une révolution. Les Américains font ça depuis quelques décennies. On appelle ça des « case studies » à l'université. On donne aux étudiants un pavé de bibliographie et on discute. Le travail passionnant de l'enseignant, ce n'est pas de la maïeutique mais presque, est de partir d'un sujet comme la guerre de 14-18 en sachant que les élèves ont quelques connaissances du sujet et de faire émerger une problématique, de faire discuter les élèves sur cette question. Mais ils ne partent pas de rien. Ça part du présumé auquel on faisait référence tout à l'heure c'est que les élèves n'ont jamais la tête vide. C'est la classe inversée possible notamment grâce à la technologie. Elle le facilite. Ce qui est extrêmement médiatisé c'est le fameux mook, massive open online courses.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Pour moi au moins, ça demande une petite explication.

Emmanuel Vaillant, journaliste : La grande mode des mooks. L'idée des mooks concerne plutôt l'université. Je n'ai pas d'exemple de mooks utilisés dans les classes de lycée.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Qu'est-ce que c'est qu'un mook ?

Emmanuel Vaillant, journaliste : C'est un dispositif qui permet de voir en ligne un cours préparé par une équipe enseignante ou un enseignant. C'est de la vidéo en ligne mais enrichie. Ce n'est pas seulement un cours filmé et diffusé sur internet. Un enseignant construit un objet qui est destiné à un public d'internautes. Dans cet objet, il va y avoir des possibilités d'interactivité. Il y a un mook philo pour les lycéens pour réviser le bac. Par exemple, un prof de philo va prendre une thématique comme l'art, la sagesse et va l'exposer. Par ailleurs, il va inviter l'internaute à poser des questions en ligne et à remplir un test en ligne auxquels il va répondre etc. Ça crée une interactivité a minima. Pour être plus complet, il y a deux sortes de mooks. Il y a les mooks transmissifs qui sont ce que je viens de décrire où le prof transmet son cours et les mooks collectivistes qui sont beaucoup plus interactifs, où non seulement il y a une interaction du prof vers l'élève mais ensuite l'élève peut poser des questions et apporter des éléments supplémentaires qui viennent enrichir le cours. C'est massif. Tout le monde peut participer. Ça se passe dans un temps donné entre deux dates. C'est ouvert à tout le monde. Il y a des possibilités de certification. Un marché mondial du mook se met en place. Les universités, notamment américaines qui tiennent le marché pour l'instant, se disent qu'elles vont gagner de l'argent avec ça. Un prof de finance internationale hyper réputé de Stanford va faire son cours en ligne. Vous allez le suivre parce que vous êtes passionné de finance et que vous voulez le certificat ou le badge de ce prof. Vous allez passer un test à la fin et vous pourrez dire que vous avez suivi tel mook. C'est pour les universités, mais on peut imaginer des structures autres que l'école qui font ça. Cela fait que l'école n'a plus le monopole de la diplomation. D'autres structures peuvent créer leurs diplômes. La capacité de certification s'étend à de nouveaux acteurs. C'est préoccupant pour l'Education nationale qui voit son terrain grignoté.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Ça repose la question de ce sanctuaire du diplôme. Louise, est-ce que c'est une réponse à ces besoins, et c'est vous qui l'aviez évoqué, de collaboration, de coopération ? Crée-t-on de nouveaux champs, de nouveaux espaces pour collaborer et coopérer ? On se disait travailler ensemble, faire ensemble. Est-ce que ça ouvre de nouveaux horizons ? Dans un mook par exemple, on peut être 5, 10, 15, 20 à travailler, à modifier le contenu etc. C'est une vraie logique collaborative.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Oui, mais je ne crois pas. C'est le discours un peu poncif sur la société de la collaboration, de la coopération. Je ne crois pas que ça va se faire spontanément. Il faut un intermédiaire physique personnel. Je le vois à une échelle sur le site « Zone d'expression prioritaire » qu'on développe. On fait une plate-forme où les jeunes peuvent s'exprimer. Ça ne suffit pas. Soit on reste comme ça, soit on mène des collaborations pas très pertinentes, soit on n'a rien. Il faut organiser des conférences de rédaction avec des vrais journalistes qui les animent, qui font sortir des sujets, qui accompagnent les jeunes à l'expression.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Il ne suffit pas de créer l'espace.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Il faut la vraie relation dans la vraie vie.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : On y reviendra tout à l'heure parce qu'il est intéressant de se demander quel impact ça peut avoir sur notre manière de travailler sur la démarche éducative. Vous vouliez réagir Louise ?

Louise Turret, animatrice à France culture : Je voulais ajouter un petit truc sur les nouvelles manières d'apprendre. En marge des mooks, il y a aussi toutes ces petites applications, ces petits dispositifs, ces programmes comme le projet Voltaire que vous connaissez peut-être, les programmes de langues. Ce sont des applis qu'on peut avoir sur son téléphone. Mais on peut le faire à plusieurs évidemment. Avec ces applications, on va tester ses connaissances. Le projet Voltaire, c'est l'orthographe. C'est payant au bout d'un moment, mais il y a une première phase gratuite. On peut imaginer l'acheter pour une collectivité peut-être. C'est ce que font les universités catholiques comme la Catho à Paris. On se teste et ils nous disent le type de fautes qu'on fait, sur quoi on peut travailler. Ainsi on peut progresser en orthographe si on en a besoin. Pour revenir à ce qui peut changer aujourd'hui les

manières d'apprendre, j'ai pensé à la réforme des rythmes. Nos enfants à Paris sont en atelier trois heures par semaine avec des associations, mais aussi des animateurs. Et il a bien fallu trouver des choses à faire. Les associations se sont formées. Ça peut marcher. Il y a des nouvelles manières d'apprendre. Des enfants ont des ateliers de dessins animés. C'est une nouvelle manière d'apprendre. Ce n'est pas inintéressant d'apprendre à écrire. Il n'y a pas qu'internet. On peut prendre du papier et des crayons. On va faire un atelier sur l'écologie, sur la découverte historique. Ce sont des nouvelles manières d'apprendre parce que ce n'est pas avec un prof, pas avec un maître d'école.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Il y a aussi les « serious games ». C'est l'utilisation du jeu comme moyen éducatif. Sur France TV éducation, un jeu s'appelle « La cité médiévale ». Il va permettre aux enfants de reconstituer une cité médiévale. Il y a un jeu qui a un gros succès sur la grippe. Il permet de comprendre comment les organismes sont attaqués. Il y a un jeu sur la guerre 14-18 qui permet d'apprendre ce qu'était la vie dans les tranchées etc.

Gérard Marquié, INJEP : Je voulais réagir sur le fait que l'éducation populaire soit plus à même d'intervenir dans le champ numérique avec des approches par appareils photo, téléphones. J'ai constaté qu'il y avait des difficultés aussi dans l'extrascolaire. Comme le rappelait Emmanuel Vaillant il y a des injonctions paradoxales. On demande aux animateurs de communiquer sur Facebook avec les jeunes, mais quand il s'agit d'éduquer au numérique c'est plus compliqué. En effet, il y a des risques envisagés par les décideurs aussi bien dans le monde associatif que dans les collectivités. On le voit aussi dans le réseau information jeunesse. C'est un propos régulièrement tenu par les professionnels. La deuxième chose concerne Twitter. Je vous invite à voir le numéro de l'INJEP sur l'usage de Twitter dans le champ éducatif. C'est un quatre pages qui fait la synthèse de notre enquête. Je voulais dire qu'il y a un déplacement des usages. Twitter était considéré au départ comme un outil éducatif. Ça l'est moins, c'est-à-dire que les enseignants le considèrent comme un outil de partage, de coopération horizontale. Au-delà des sphères hiérarchiques, ils utilisent Twitter comme une salle de classe virtuelle et s'enrichissent réciproquement des pratiques des uns et des autres. C'est extrêmement intéressant dans l'usage des réseaux sociaux. En dernier point puisque vous avez parlé des rythmes scolaires à Paris, je peux en dire deux mots. En effet, avec l'INJEP, nous avons travaillé sur l'évaluation de la mise en place de la réforme. Je souscris à vos propos. La place des animateurs est importante. Elle apporte une approche éducative différente bien perçue par les enfants. On a fait des rencontres de groupe avec les enfants qui ont bien compris la différence entre ce que leur apportaient la classe et les animateurs. Il y a très peu de numérique dans ce qu'on a pu voir parce qu'il y a encore des blocages entre l'Éducation nationale, les enseignants et les animateurs. Par exemple, j'ai travaillé dans une école réputée comme innovante sur le plan numérique, mais où il n'est pas question que les animateurs utilisent ce matériel. Mais il y a des activités extrêmement riches autour du dessin, des échecs qui participent de démarches éducatives différentes de l'enseignement bien perçues par les enfants et qui leur apportent des choses notamment aux enfants un peu fâchés avec la forme scolaire.

Louise Turret, animatrice à France culture : C'est agréable d'entendre des choses positives sur les nouveaux rythmes parce qu'on a souvent entendu la même chanson depuis un an. Sur la salle des profs horizontale sur Twitter, une petite anecdote. Dans les échanges de cours dans les réseaux sociaux, ce qui est formidable quand on est journaliste éducation est qu'on peut y entrer.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Ce sont des logiques de partage.

Louise Turret, animatrice à France culture : Je connais des gens et on se parle.

Michel Nung, conseiller d'éducation populaire et de jeunesse à la DDCSPP de l'Allier : Dans le débat, on oublie de dire que le rapport au savoir se base aussi sur quelque chose d'affectif vis-à-vis du savoir. Ça reste l'être humain qui le transmet, c'est-à-dire que le rapport entre l'apprenant et l'éducateur passe par le plaisir. Dans l'animation, ce qui est intéressant c'est qu'il n'y a pas de programmes, pas d'objectifs en soi. L'objectif part de l'enfant, de l'état dans lequel on le trouve. C'est ce qui facilite ce rapport au plaisir de l'apprentissage. C'est ce qui fait la valeur ajoutée de l'animation socioéducative et socioculturelle sur les apprentissages académiques. Mais, les choses sont complémentaires puisqu'elles se rejoignent qu'on fasse de la BD ou de l'écriture. On a un rapport au dialogue. Ce qui m'intéresse aussi est de savoir dans ce monde de l'information accessible à tous si la

transmission du plaisir d'apprendre n'est pas conditionnée par la condition sociale du milieu dans lequel on est. A Paris dans un milieu de cadres supérieurs a-t-on le même attrait vers toutes les matières que dans un monde rural où l'intérêt est plus autocentré sur les préoccupations quotidiennes. La question des savoirs disponibles ne génère-t-elle pas aussi une fracture dans notre société ?

Emmanuel Vaillant, journaliste : Paris, ce n'est pas que des cadres supérieurs. Bien entendu on le disait tout à l'heure il y a un risque de se complaire dans l'illusion que le numérique va permettre de lisser toutes les inégalités. Au contraire, le numérique peut les aggraver. Je ne sais pas si je vais répondre à votre question. Comment le numérique peut-il créer dans la classe ? J'entends des enseignants me dire que le numérique est très bien mais qu'il ne fait qu'accélérer un processus contre lequel on lutte sans cesse. Mérieux parlait de la pédagogie du garçon de café. L'internet va très vite. La pédagogie du garçon de café, c'est la prof qui est débordée parce qu'elle a 24 ou 30 élèves et qu'elle doit avoir un enseignement individualisé. Elle passe d'une table à l'autre et il y a impossibilité à capter l'attention de toute la salle de classe. Il faut picorer dans des classes où l'attention est difficile à tenir. Il y a un risque. Il faut se poser la question, je n'ai pas la réponse, de la façon dont le numérique peut ne pas accélérer ça. Si on met les élèves à une recherche sur Google, tous vont être à des niveaux très différents d'appréhension de la recherche. Donc, on va accélérer ce processus. Je ne suis ni pédagogue, ni enseignant.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : On va se poser la question. Sans doute que ça modifie le travail de l'enseignant. Louise, vous voulez réagir.

Louise Turret, animatrice à France culture : On n'a pas attendu le numérique pour qu'en France l'école accentue les différences sociales. Les inégalités sont préservées dans l'école française puisqu'on est champion du monde en la matière d'après l'OCDE, voire sont accentuées. Cette question était déjà présente avant. Ce sont des statistiques dans lesquelles il ne faut pas s'enfermer. Je trouvais très intéressant ce que vous disiez Monsieur, que ça nous engageait à repenser la question de la relation. On sait que les enfants apprennent aussi pour et pas seulement par des gens. On le voit avec les tout petits, cette relation est importante. Ne croyons pas qu'elle n'est pas importante pour les adolescents. Evidemment elle est centrale.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Monsieur, vous avez utilisé un terme sur lequel il faudrait revenir, c'est le plaisir d'apprendre. J'ai souvent entendu dire qu'un des enjeux est la façon dont on pourrait réactiver ce plaisir. Les « serious games », les jeux, ne sont-ils pas une manière d'aider le jeune à entrer dans une dimension du plaisir et de l'apprentissage ensuite ?

Louise Turret, animatrice à France culture : Oui et non parce qu'avec le numérique on peut aussi ne faire que des trucs atrocement idiots. On aura aussi le plaisir d'apprendre parce que les enfants et les adolescents sont curieux. Ils le sont d'autant plus qu'ils sont encouragés à l'être. Il y a une certaine exemplarité des adultes, des parents. Quand les parents ne le font pas, c'est à l'école de le proposer et aux autres structures. Je pense que c'est la grande force de l'éducation populaire, de l'animation, d'avoir un rapport moins vertical avec les jeunes, de proposer une autre forme, un autre type de relation et par là d'enseigner aussi le plaisir et d'apprendre sans s'en apercevoir, d'être dans une relation gratuite. Cette relation de loisir est souvent profitable y compris pour les apprentissages.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : C'est ce que vous disiez. On n'a pas les mêmes objectifs que dans l'Education nationale.

Louise Turret, animatrice à France culture : C'est très important de le redire.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Sur le plaisir d'apprendre, il y a deux choses. Dans le numérique, on n'a pas parlé de l'effet de résultat immédiat. On joue avec des objets numériques et tout de suite il y a plein de logiciels qui donnent la réponse, on sait pourquoi on s'est trompé. Par contre, le plaisir n'est pas aussi évident. On a dit que les « serious games » marchaient. Mais des enquêtes paradoxales montrent que des élèves trouvent que ce n'est pas normal de jouer pour apprendre. Ils veulent un truc cadré avec un prof. Faire entrer le jeu dans l'école, ce n'est pas sérieux. Il faut être prudent à ce sujet. Ça ne fonctionne pas aussi facilement que ça.

Gaëlle Bigeard, étudiante en première année de tourisme ES Vichy : Je voudrais réagir sur la certification Voltaire. Vous avez dit qu'elle était proposée dans la région parisienne dans les lycées cathos.

Louise Turret, animatrice à France culture : C'est l'université qu'on appelle la Catho. C'est l'université catholique. Ils l'ont dit à leur conférence de presse de rentrée.

Gaëlle Bigeard, étudiante première année de tourisme ES Vichy ; Emmanuel Vaillant, journaliste : Elle est proposée dans notre lycée à Vichy en Auvergne. Elle est en partie rémunérée. On va payer 50 euros pour passer l'examen. L'ES Vichy est un établissement privé.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Y a-t-il d'autres réactions ? Cela peut-il nous permettre de glisser sur un autre thème dont on a parlé ? Il y a l'outil, tout ce qu'il va permettre mais il ne supprime pas cette fonction de médiation, d'interface nécessaire. Madame, je vous ai entendue tout à l'heure dans l'atelier, j'aimerais que vous donniez votre sentiment. Cela ne change-t-il pas votre métier ? Redites nous ce que vous pratiquez dans votre classe. N'est-ce pas une nouvelle posture, un nouveau métier que vous êtes en train de mettre en place ?

Monique Argoualc'h, enseignante en classe relais à Brest : Je travaille en classe relais. C'est déjà une posture différente parce qu'on récupère les échecs de l'Education nationale, du milieu éducatif. On récupère des élèves qui sont en décrochage scolaire massif. Si on fait la même chose que les collègues, on n'est pas mieux.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Il y a une espèce d'obligation à faire autrement.

Monique Argoualc'h, enseignante en classe relais à Brest : Voilà. Les enseignants en classe relais sont volontaires. On a d'autres moyens comme le nombre d'élèves. On utilise aussi la liberté pédagogique. D'autres enseignants peuvent l'utiliser mais ne s'affranchissent peut-être pas suffisamment des programmes ou des inspecteurs. Si on nous dit que ce n'est pas dans les programmes, on répond que ça ne fonctionnait pas et on demande qu'on nous laisse travailler. Les élèves accueillis en classe relais sont tous différents. Mais, ils ont une très mauvaise image d'eux-mêmes. Ça les fait réagir contre l'école. Soit ils se replient sur eux-mêmes soit ils n'y viennent pas, ils fuient, soit ils se rebellent et mettent tout en l'air. Je mets l'accent pour leur redonner confiance en eux. Je développe différentes choses dont aller dans un EHPAD pour former les personnes âgées à internet. On leur reconnaît un savoir et les postures changent. Le passage par la formation est très important pour les élèves. En effet, ils ont des compétences opératoires mais ne font pas le sens. C'est là que tout le rôle de l'enseignant, du médiateur, du formateur est important. Le numérique ne va jamais remplacer les enseignants. Des enseignants en ont peur. Le métier des enseignants va totalement changer. Ça va être l'appropriation des savoirs, aider les enfants, les jeunes. L'éducation populaire a vraiment sa place. Mais les enseignants en collège sont en difficulté. Dans une salle des profs le matin ou l'après-midi, on voit comment ils sont. On leur dit qu'il faut changer. Si on leur dit en dehors des récré, ils disent qu'ils feront leur programme. Si on les voit après deux heures de cours qui se sont mal passées, ils disent que ça ne fonctionne pas.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Même si votre situation est un peu particulière avec une population un peu particulière, ça a changé votre manière par rapport à ce qu'on faisait pour des élèves en décrochage il y a dix ans. Vous êtes moins dans la transmission du savoir. C'est une manière de se l'approprier et de gérer les outils pour se l'approprier.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Ça peut se résumer d'une formule. Internet permet de savoir mais ne permet pas d'apprendre. Ceux qui apprennent sont les enseignants. Ils apprennent à apprendre. On a une carte sans avoir la boussole. L'enseignant donne la carte à l'élève. Et le travail de l'enseignant est d'utiliser la boussole. La carte est facile à avoir.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Qu'est-ce que ça change dans la démarche éducative, dans la façon de travailler ? Comment travaille-t-on différemment avec ces outils ? La classe devient-elle plus collective ?

Louise Turret, animatrice à France culture : On peut imaginer de travailler de manière plus collaborative. Mais on n'a pas besoin d'internet pour le faire. C'est toujours intéressant pour les élèves de travailler en groupe. Ça va à contre-courant de la culture scolaire française qui est très verticale, individualisée et qui ne prend pas en compte la singularité des élèves. On leur demande de travailler tout seuls ce qui va à l'encontre de tout ce qui va se passer dans leur vie. En effet, dans le travail réel, on ne travaille pas seul. On a des comptes à rendre à tout un tas de gens dont on est responsable ou qui sont responsables de nous. Travailler en collaboration et souvent avec internet peut être très intéressant. Il y a plein de recherches qui le montrent. On a déjà parlé de la possibilité des classes inversées. Il y a aussi la possibilité de travailler sur le même sujet dans plusieurs disciplines avec le même support. Il y a aussi la possibilité de mener des projets à long terme dont on a la trace. On l'a déjà dit. Je voudrais revenir sur un point. On a dit que les savoirs étaient à disposition. Au départ, il n'y a pas un enfant qui va apprendre à lire tout seul avec une machine. Il y a quand même des choses qui sont transmises par les adultes. Il y a quand même des choses qui sont apprises aux enfants par les adultes. On peut dire tout ce qu'on veut, la force de la parole, du cours, de l'interpellation fait la différence. Le numérique est un support génial dont on aura toujours besoin. Mais si on commence à penser que ces savoirs sont disponibles, qu'on va lire des choses et que juste un adulte fera de la remédiation avec des classes à 60, 70, 80 élèves, on aura des écoles de pauvres avec très peu d'enseignants et des écoles que seuls certains pourront se payer avec un enseignant pour 15 ou 20 élèves. C'est déjà ce qui se passe aux Etats-Unis.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Les technophiles un peu zélés vont vous dire qu'on est dans l'horizontalité absolue. Evidemment que non. Il y a toujours dans la relation cette verticalité nécessaire de l'enseignant à l'enseigné. Cette modalité a changé, mais la verticalité reste de fait. Il n'y a pas de spontanéité dans l'usage de ces outils. Il y a besoin de l'expliquer. Pour l'apprentissage de l'écriture, il y a besoin de passer encore, comme le disait Louise, par le manuscrit, par la main, par le corps. Ça ne résout pas tout.

Michaël Thienpont, chef de projet collège numérique, Conseil général de l'Ain : Je suis technicien. On a parlé des mooks, des twitts, un peu de Facebook, des classes inversées, des « serious games », d'une grande panoplie d'outils. On a aussi parlé de plein de projets d'usages différents. Le thème était réinventer l'éducation. Je me dis que si chaque prof réinvente avec un autre outil une autre approche de l'éducation, ne va-t-on pas se retrouver avec 800 000 enseignants qui auront des pratiques et des outils différents et une nouvelle jungle ? C'est à voir si c'est gênant ou pas. Mais à quelle échelle imaginez-vous qu'on pourrait réinventer l'éducation ?

Emmanuel Vaillant, journaliste : Déjà quand je rencontre des profs innovants, c'est un peu terrifiant parce que c'est la grande solitude du prof innovant. Je les trouve remarquables dans leurs capacités à vendre leur projet. Ce matin, quelqu'un disait qu'il faut toujours prouver que ça marche. Il y a énormément de profs innovants. Effectivement, on se pose la question de la façon dont ces expérimentations vont se développer plus largement et être institutionnalisées au sens utilisées de façon récurrente et systématique par tous les enseignants. Je vous invite à lire le rapport du conseil national du numérique. C'est l'idée qu'il développe. Par quel moyen va-t-on faire effet démultipliateur ? Tous disent que ça passe par la formation des enseignants. Ça ne passe pas par un énième plan numérique. Ça ne passe pas par un énième investissement dans la numérisation de livres. Ça passe principalement par la formation. Ils ont proposé un bac des humanités numérique. Ce n'est pas un gadget. C'est simplement dire que le numérique est un cursus qui existe en tant que tel et que tout le monde doit s'y intéresser comme tout le monde doit s'intéresser à la littérature, au français.

Louise Turret, animatrice à France culture : Je ne vois pas ce qu'il y a de gênant que les enseignants choisissent des méthodes numériques ou non assez différentes. C'est la liberté pédagogique. C'est encore une prérogative des enseignants aujourd'hui. L'important est de définir les grands objectifs de manière claire. Ce n'est pas fait. En effet, on a un problème entre programme, socle, curriculum. Les programmes sont débattus en ce moment. Il va peut-être en ressortir des objectifs plus clairs qui seraient respectés, des objectifs pour tous, c'est-à-dire un véritable collège unique pour

un grand nombre d'élèves parce qu'il n'y aura jamais tous les élèves. Des objectifs avec plus d'ambitions pour ceux qui n'y arrivent pas en leur garantissant davantage. Des systèmes éducatifs gérés plus localement avec quelques grands objectifs nationaux plus clairs que ceux qu'on a en France existent.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Vous posez la question de savoir quel est le bon niveau pour réinventer l'éducation. Mais en vous écoutant, je me demande s'il s'agit vraiment de ça. Ne s'agit-il pas à travers le numérique de requestionner des approches pédagogiques en considérant qu'il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises approches ? L'introduction de l'outil va peut-être amener certains à penser différemment la démarche pédagogique.

Louise Turret, animatrice à France culture : J'aimerais bien entendre davantage le ministère sur la question. On a des nouveaux outils, c'est sympa, on fait des plans numériques avec des financements relativement importants. J'ai assisté comme toi Emmanuel au lancement d'un certain nombre de plans, de stratégies. On parle surtout des usages et pas beaucoup de grands objectifs. Ce rapport dont Emmanuel a parlé est beaucoup plus ambitieux que la plupart des choses qu'on a pu lire jusqu'à maintenant. Je parle des écrits publics parce que des chercheurs il y en a pour dire des choses ambitieuses. Mais ce rapport n'émane pas de l'Education nationale.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Ce qui est intéressant c'est qu'il part des usages des jeunes eux-mêmes. Il les prend en compte comme le font la plupart des associations.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : C'est la manière d'accéder à eux.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Et on prend au sérieux les usages. J'aimerais un jour voir un enseignant prendre au sérieux le fait que des jeunes utilisent Facebook et s'échangent des vidéos. Il y a des choses à dire là-dessus. Il y a même un levier éducatif là-dessus. Qu'est-ce qui se transmet avec le snapchat, tous ces outils ? Je fais même le pari qu'il y a un levier de retour à des appétences de savoir à travers ces usages qui sont très dévalorisés par l'institution.

Louise Turret, animatrice à France culture : On peut consulter l'excellent rapport de l'académie de médecine rendu il y a dix-huit mois environ qui s'appelle « L'enfant et les écrans » avec une vision globale à tout point de vue y compris médical. C'est très pédagogique. Il y a beaucoup à en tirer.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : J'ai travaillé avec la maison de Grigny, je ne sais pas si vous y étiez monsieur, sur la peur des adultes devant le numérique. J'ai le souvenir à une époque d'avoir rencontré des groupes où il y avait un décalage entre le jeune qui serait tombé dedans quand il était tout petit et l'adulte qui serait très loin de tout ça. En est-on toujours là dans les représentations de l'adulte sur le numérique et dans la situation déficitaire dans laquelle il se sent par rapport au jeune ?

Christian Combier, maison TIC de Grigny dans le Rhône : Il y a encore une partie des adultes qui sont dans cette posture-là. De mon point de vue, la question est abordée au travers de ce qui vient d'être dit, c'est-à-dire comment remettre de la médiation adulte entre un certain nombre de choses et comment réinterpréter. Ce qui est bousculé ce n'est pas le rapport au savoir, ce n'est pas la question éducative, c'est le rapport au pouvoir. Il y a cette question-là derrière. On évoque le collaboratif, le participatif. Oui on peut collaborer, oui on peut participer. A quel moment définit-on les règles du jeu ? À qui appartient la production finale ? On ne sait pas. J'ai fait l'expérience avec quelqu'un dans le cadre d'un mémoire de master pro avec une partie de développement sur « second life » et la performance de « second life ». Est-ce de la performance ou est-ce une scénographie de performance déjà existante ? Y a-t-il création ou n'y a-t-il pas création ? C'est une bonne question. Premier problème, le prof très embêté demande un délai pour rendre les notes parce qu'il est incapable de savoir comment il va noter, apprécier et doit trouver un collègue pour le faire à sa place. Deuxième réaction du prof, pourquoi avez-vous mis une licence libre dessus avec un copyleft ? En effet, il pensait en toute bonne foi qu'il y avait un droit de propriété. La paternité de la production était bien identifiée. C'est l'étudiante qui a la paternité. Par contre, elle a mis une licence libre ce qui veut dire que toute personne peut réutiliser sa production à condition qu'elle soit citée, qu'elle ne soit pas transformée et

sans utilisation commerciale. Le prof qui avait trouvé une petite mine pour réutiliser la production éventuellement est très fâché. Cette question de pouvoir et de rapport de force à l'intérieur de l'éducation est bousculée par l'introduction du numérique. Quand on parle de numérique, on ne parle que du web et de la toile, mais on ne parle pas des 50% de ressources qui sont sur internet, accessibles dans les serveurs des grandes écoles et qui complexifient la tâche de l'enseignant à un certain niveau. En effet, l'étudiant va pouvoir récupérer du contenu dont l'enseignant lui-même ne soupçonnait pas qu'il pouvait exister. On est dans la confiance et dans le rapport éducatif. À quoi sert l'éducation ? Le reste est de la stratégie pédagogique. On va utiliser des outils diversifiés. C'est autre chose. On n'a pas évoqué les fondements, les valeurs. Est-on dans une éducation qui veut reproduire un certain nombre de modèles ? Est-on dans une éducation qui se veut émancipatrice ? Les débats de refondation de l'éducation sont plutôt autour des valeurs en partant du principe qu'il y a bien nécessité d'avoir une médiation adulte et que le reste ce sont des outils facilitateurs, des stratégies pédagogiques ou des stratégies de mobilisation.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Actuellement, est-ce un enjeu ? Va-t-il falloir s'en occuper ?

Christian Combier, maison TIC de Grigny dans le Rhône : Oui.

Louise Turret, animatrice à France culture : Il y a des problèmes de propriété intellectuelle, de licence. Par rapport au matériel que vont utiliser les enseignants, il y a des problèmes de propriété intellectuelle. Vincent Peillon avait commencé à s'en saisir. C'était un aspect intéressant de sa stratégie numérique. Ça inquiète beaucoup aussi les éditeurs de manuels. C'est le versant économique de la question. C'est très important. L'édition scolaire tient beaucoup l'édition tout court. On tire sur le fil et la pelote est beaucoup plus grosse qu'on ne se l'imaginait. Il faut décider si on laisse circuler librement les informations, si ce qu'on produit on le met à disposition d'une communauté et laquelle. Est-ce tout public ? Est-ce fermé ? Ces questions seront à régler sinon ça va donner lieu à énormément de litiges. Je n'ai pas de réponse ou de pistes de réponse. Mais, c'est urgent.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Il y avait autre chose dans votre remarque.

Christian Combier, maison TIC de Grigny dans le Rhône : On travaille avec des étudiants du master altervilles à Saint-Etienne. Ce n'est pas tout à fait de la classe inversée, mais on les mobilise sur les contenus en amont. Ils produisent un exposé liminaire. Mais dans le cadre professionnel, ils n'ont pas d'autres outils collaboratifs que ceux qu'on leur apporte ponctuellement. Ils vont naturellement vers ce qu'ils connaissent. Ils ont fait un groupe fermé sur Facebook. Ils collaborent là-dessus. Demain, ces gens vont être décideurs, responsables. Ils auront accumulé de la matière dans un groupe qu'ils ont partagée sans réflexion sur à qui ça va appartenir demain. Je n'ai pas de solution non plus. Mais cette question doit être abordée. Sur le jeu, un jeu c'est un jeu. « Serious games » n'a pas d'utilité pour moi. L'objet peut être différent. Il peut y avoir un objet de combat. Il peut y avoir un objet de préservation de la planète. Il peut y avoir un objet de compréhension d'une période historique. Sinon ça veut dire que tous les jeunes qui jouent massivement à des jeux n'ont pas d'activité sérieuse alors que certains, au travers des jeux vidéo, sont capables de produire aussi de l'activité sérieuse. Je pense à Minecraft mais même avec de jeux violents. Des jeunes sont aussi capables de produire du contenu. On disqualifie une pratique de jeune. Je préfère qu'on parle de jeux en disant qu'il y a des catégories de jeux différents.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Je parlais de jeux qui s'inscrivent dans un dispositif de contenu académique où on apprend en jouant.

Louise Turret, animatrice à France culture : Sur Facebook et on a des problèmes avec Apple, on met une partie de ce qu'on produit entre les mains de gens ou de sociétés qui ne fonctionnent pas sur le même régime juridique. On y met des documents. Facebook est propriétaire de nos photos et de tout ce qu'on met chez eux.

Thierry Buffetaud, communauté d'agglomération du Libournais : Réinventons l'éducation au-delà du rôle de l'Education nationale, de sa fonction, des associations d'éducation populaire. Je voudrais dire que les collectivités locales peuvent aussi avoir un rôle important dans ces questions. Où je travaille, on

a mis en place des actions autour des pratiques numériques, autour de l'éducation à l'image, de la pratique en ateliers. En effet, c'est un des points qu'il semble important d'aborder avec des adolescents et des jeunes adultes qui ont beaucoup de pratiques de cet ordre-là. C'est la collectivité qui, avec la mise en place d'ateliers qui regroupent des jeunes d'aire d'accueil des gens du voyage, des jeunes qui fréquentent des accueils de loisirs, des points jeunes, mais aussi les collègues de toute la communauté, mais aussi le lycée avec la création en parallèle de festivals de films pocket, de festivals de courts-métrages, fédère un projet à la dimension du territoire qui, sur ces questions très précises, a souhaité travailler avec les enseignants, avec d'autres acteurs. Ça ne se fait pas si facilement. C'est beaucoup de temps à passer pour comprendre les enjeux des uns et des autres, pour créer des temps de régulation entre les acteurs. La participation des jeunes dans l'élaboration de ce type d'actions est très importante. Quand sur un point précis on arrive à s'entendre et à développer quelque chose, on a le sentiment d'avoir une approche différente et les résultats au bout du compte sont un peu plus importants.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : C'est intéressant. C'était mon dernier petit volet. Je m'interrogeais sur la façon de réfléchir collectivement pour intégrer ces nouveaux modes d'apprentissage. Vous dites que si on fait tout ce travail de réflexion, si on le positionne par rapport à une vision éducative plus large, l'outil prend naturellement sa place. J'ai entendu ce qu'on évoquait sur la formation. Il y a des conditions à réunir.

Thierry Buffetaud, communauté d'agglomération du Libournais : Je voulais rajouter qu'au-delà de la question de l'éducation au numérique mais aussi à l'image, sur la façon de donner une vraie place au jeune dans une ville, un territoire donné, quel que soit le sens de la place qu'on veut lui donner, c'est une question qu'on travaille beaucoup au sein de la communauté avec des associations. Je me suis rendu compte que dans le lycée qui a 2 000 élèves dans la ville phare de notre communauté il y a une maison des lycéens, un budget conséquent est proposé à ces lycéens pour mener un certain nombre de choses, mais il ne se passe rien parce que les adultes qui dans le lycée s'occupent du lien avec les jeunes ne savent pas vraiment comment faire. J'ai parlé de l'éducation à l'image où on a réussi des choses et on se rend compte qu'on a besoin d'entrer dans une démarche commune et collective notamment avec ce lycée dans ces dimensions-là puisque c'est un sujet qu'ils aimeraient travailler.

Louise Turret, animatrice à France culture : C'est un problème de culture institutionnelle de l'Éducation nationale. Vous l'avez dit tout au long de la journée. C'est vous qui inventez les solutions pour demain. Il y a un très beau slogan : il faut penser global et agir local. C'est en agissant localement qu'on trouve des réponses adaptées aux gens quand on se donne le temps de la réflexion. Il y a aussi des départements où on a donné des tablettes à des niveaux scolaires entiers pour peu de résultats.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Ce que vous dites me fait penser à un projet passionnant dont j'ai entendu parler. C'est « Raconte ta ville ». Il a été mis en place par quelqu'un du réseau Canopé, ex CNDP. Dans un dispositif d'éducation aux médias, on invite des jeunes lycéens à produire du contenu autour de leur territoire. Il y a un travail de formation au maniement des outils médias comme la caméra et ils ont créé un blog sur leur ville qui raconte le quotidien de leur quartier.

Thierry Buffetaud, communauté d'agglomération du Libournais : Par rapport à l'image, c'est l'idée de mettre en place des ateliers complexes et du matériel sophistiqué pour ceux qui ont envie d'y aller. C'est aussi l'idée de leur permettre avec une caméra pocket, un téléphone portable de fabriquer des images et d'être tous à un niveau initié à ce qu'est la fabrication d'une image, ce qu'est la poster, ce qu'est sa responsabilité quand on partage quelque chose. C'est permettre à des niveaux différents d'avoir des pratiques quel que soit le jeune. J'ai vu des jeunes sur des aires d'accueil se raconter en filmant le coq qui est devant la caravane. Je parle de moi tout en le filmant. On a travaillé avec des professionnels de l'éducation à l'image. C'est avec des pratiques très simples qu'on a les meilleurs résultats. Je travaille depuis longtemps avec Benoît Labourdette que vous pourriez inviter ici parce qu'il a une pratique très importante de ces questions. Il a déconstruit complètement la manière d'aborder l'éducation à l'image avec les jeunes et les publics. Par exemple, pendant une demi-journée il va aborder les pratiques avec un téléphone portable. Par exemple, on est cinq, on va faire un film ensemble. En une prise comment faire un film avec le générique de début, celui de fin. On ne va pas aborder la table de montage. C'est comment s'organiser ensemble pour fabriquer une petite histoire filmée qu'on va partager ou pas avec les autres. Avec certains publics ça marche très fort. Après on voit avec eux s'ils veulent aller plus loin. On a créé un festival des films pocket. Ils postent par eux-mêmes

les productions. Ça donne des choses intéressantes en matière de partage. L'intérêt est de partir des pratiques de ces nouvelles technologies qui souvent sont solitaires pour en arriver à de vraies questions de partage.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Ça crée de l'appétence. Ça a beaucoup été évoqué ce matin.

Louise Turret, animatrice à France culture : Dans tous les types de territoire.

Thierry Buffetaud, communauté d'agglomération du Libournais : Je suis dans une collectivité où il y a une ville de 22 000 habitants qui est la plus importante. Ensuite, ce sont 34 communes rurales pour 70 000 habitants sur tout le territoire.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Cette distinction rural/urbain est-elle très importante ou pas ?

Thierry Buffetaud, communauté d'agglomération du Libournais : Quelle que soit la pratique, l'histoire du territoire par rapport à une pratique est importante. En effet, nous sommes dans un territoire où des ateliers d'éducation à l'image, la mise en place d'un festival de courts-métrages existent depuis plus de dix ans. Ça a permis une certaine expérience et au fur et à mesure de se rendre compte d'un certain nombre de choses et de les faire évoluer.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Il y a une histoire sur le territoire.

Thierry Buffetaud, communauté d'agglomération du Libournais : Il y a une histoire sur le territoire et des élus convaincus par l'histoire.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Cela témoigne du fait que, contrairement à une idée reçue, les jeunes ne sont pas seulement des consommateurs de contenus médias, ils en sont aussi des éditeurs et des producteurs. Cela change le rapport que l'enseignant peut avoir avec eux.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Il est important de tous se rappeler qu'on n'a pas des pages blanches en face de nous. On a des gens avec un vécu, une expérience et des talents.

Audrey Giraud, ES Vichy, première année de tourisme : Depuis le début, vous parlez du numérique. Je suis pour parce que j'ai aussi une tablette. Mais mon frère qui est en seconde a eu la tablette en 5^e. Mais il devait avoir les programmes scolaires et il s'en sert pour aller sur Facebook, pour faire des jeux. Il faudrait leur apprendre à l'utiliser. Il y a des inégalités parce que tout le monde n'a pas encore la tablette, l'ordinateur ou la Wifi chez soi.

Louise Turret, animatrice à France culture : Même si on me donne une tablette, je ne vais passer ma vie à aller lire des articles scientifiques sur l'éducation. Il y a un moment où je vais aller sur Facebook. Si on la donne à un élève évidemment qu'il fera la même chose. Selon moi, on ne peut pas donner des tablettes sans avoir un projet. Cela ne doit pas être donner des tablettes pour donner des tablettes. On peut aussi donner une mobylette, un frigo, un raton-laveur. C'est un objet au départ

Audrey Giraud, ES Vichy, première année de tourisme : Je comprends bien. Mais c'était à eux de télécharger le livre alors qu'ils n'étaient qu'en 5^e.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : C'est ce qu'on a dit sur l'accompagnement.

Louise Turret, animatrice à France culture : Le projet de faire télécharger un manuel à des élèves pour qu'ils le lisent est un peu faible.

Rachid Djebien, Chargé de mission jeunesse, ville de Roubaix : Elle m'a un peu coupé l'herbe sous le pied pour une partie de mon intervention. Moi aussi je voulais une tablette parce que je suis animateur également. Je pense que ça serait bien qu'on en ait tous une. Dans l'atelier sur le numérique, j'expliquais que j'ai vécu la fracture numérique en direct. D'une certaine façon, je suis un exclu du numérique. Je ne maîtrise pas Facebook et tout le bazar. J'ai même peur d'y aller.

Louise Turret, animatrice à France culture : Je peux vous donner un cours. Ça prendra dix minutes.

Rachid Djebien, Chargé de mission jeunesse, ville de Roubaix : Pour nous adultes professionnels, c'est une réalité. On n'en parle pas. Aujourd'hui je l'assume. Dans l'atelier, une demoiselle qui fait partie d'une association m'a donné une plaquette : Les jeunes de votre territoire ont de la ressource, faites-le savoir. C'est l'association atout-jeunes.fr. Elle m'a proposé d'intervenir sur mon territoire pour faire des animations, des petits films. Je lui ai répondu qu'il était hors de question que je donne ça aux jeunes parce que je voudrais la faire intervenir pour les adultes. En effet, je pense qu'on a ce problème de formation au numérique qui nous pose souci. Je n'ai pas d'iPhone. Je n'ai pas les sous pour l'acheter. C'est aussi une question de disparité. Je suis d'accord avec mademoiselle.

Emmanuel Vaillant, journaliste : On a tendance à dire que tout le monde est sur internet. Des disparités très fortes demeurent. Ce qui est très intéressant dans le numérique, c'est qu'il inverse le rapport des transmissions. Chacun d'entre vous adulte peut témoigner j'imagine, de se retrouver dans la situation que des jeunes, même des très jeunes vous apprennent à utiliser une tablette.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Là encore ça me renvoie au rapport entre le sachant. Ce matin, souvent était exprimée une angoisse d'être confronté à des jeunes qui sont en mesure de nous apprendre des choses. Ça nous déstabilise par rapport à la perception que nous avons de notre métier. C'est un nouvel apprentissage.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Les jeunes eux-mêmes en jouent. Ils se la pètent un peu comme ils disent de connaître des choses inconnues des adultes. Ce n'est pas si compliqué que ça.

Louise Turret, animatrice à France culture : Ces outils sont pensés pour être très accessibles.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Il est intéressant de voir comment les jeunes migrent d'une application à une autre, d'un réseau social à un autre. Il y a une espèce de course à l'échalote à voir comment les générations se croisent et vont d'un réseau social à l'autre. C'est aussi une manière pour les jeunes de marquer un territoire. Ils n'ont pas forcément envie que leurs parents soient leur amis sur Facebook. Donc, ils ont tout intérêt à ce que vous en tant que parents ne soyez pas initiés à Facebook. C'est leur univers.

Thierry Buffetaud, communauté d'agglomération du Libournais : Aujourd'hui, un jeune avec sa tablette en cours peut en savoir plus sur le sujet du prof en cinq secondes. Il y a un rapport à ces questions qui se modifie. Comme on le dit il y a besoin de l'accompagnement des adultes sur toutes ces pratiques. Mais le rapport à tout un tas de choses se modifie par ces pratiques et toutes les possibilités de ces pratiques. Pour les acteurs des questions de la jeunesse, qu'on soit professeurs, animateurs, éducateurs, on est malgré tout obligés de comprendre ce qui se passe et comment faire de ces outils de vrais espaces de partage à nouveau. Il faut rebondir sur ces outils pour créer des espaces de partage. Samedi prochain à Libourne, on pose la première pierre d'un nouveau lieu dédié aux jeunes. Une partie de cet établissement sera voué aux nouvelles technologies avec des ordinateurs à disposition. Ce sera un véritable espace de partage avec des écrans assez grands où les jeunes pourront montrer leurs pratiques et échanger, accompagnés par des adultes pour aller plus loin dans leur démarche.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Il va falloir conclure. On a été très diversifié. On est allé dans beaucoup de sens. C'était aussi l'intérêt de ce moment de partage. De l'expertise qui est la vôtre y a-t-il une ou deux idées que vous aimeriez que nous retenions de nos échanges, qui vous semblent importantes pour avancer sur la question qu'on s'est posée au départ : Réinventer l'éducation grâce aux nouveaux modes d'apprentissage ?

Louise Turret, animatrice à France culture : L'ennemi du progrès en éducation est l'impensé. Il y en a déjà beaucoup dans l'éducation traditionnelle. Il y a déjà beaucoup de discours à double fond dont

seulement certains comprennent les tenants et les aboutissants. Je parle des familles. Il ne faut pas laisser trop d'impensés sur la question numérique. Mais on a pu entendre avec les diverses expériences que ce n'était pas toujours le cas, qu'au contraire il y avait énormément de réflexion sur la question partout localement. Il est primordial, crucial, j'aimerais entendre le même type de discours à l'échelon national et en particulier au ministère qui est si frileux, des discours plus ambitieux en termes de sens.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Avec l'échange qu'on a eu, je suis assez optimiste. Pour être le contrepoint de Louise, je me dis que ça viendra des usagers et qu'il va falloir faire sans le ministère. Je trouve que dans la pratique il y a une espèce de culture du numérique qui se distille assez bien. J'ai été très intéressé par l'atelier tout à l'heure sur le numérique avec vous Monsieur Combiere et Madame Argoual parce qu'on commence à avoir des retours d'expérience très pertinents sur le fonctionnement. On comprend aussi que le numérique est à la fois le poison et le remède. Mais en même temps on voit une culture qui est assez encourageante. L'expérience dont vous parlez est très intéressante de ce point de vue-là. Elle témoigne que les jeunes s'emparent des outils, ce qu'on savait, mais qu'en même temps les adultes sont là pour les accompagner et les aider sans démagogie. En effet, il y a aussi le risque de « ça vient des jeunes c'est formidable ». Je n'y crois pas du tout. C'est fait de façon intelligente.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Action de transformation. C'est par l'expérience que les choses vont se transformer.

Emmanuel Vaillant, journaliste : Je trouve ça très encourageant.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : On les remercie, on les applaudit. Monsieur il vous revient de clore les travaux de cette journée. Il y a encore du travail demain.

Bernard Pozzoli, Vice-président du Conseil général de l'Allier : Je remercie Louise Turret et Emmanuel Vaillant d'avoir partagé un moment d'échange avec nous cet après-midi à Vichy. Je remercie Claude Costechareyre pour l'animation de cette journée. Je remercie les animateurs des différents ateliers et vous aussi les participants. Je voudrais dire à ceux qui restent ce soir que d'ici quelques minutes nous aurons un apéritif musical, ensuite un buffet avec animation avec la compagnie Euphoric mouvance et des jeunes. Je veux remercier aussi les jeunes du lycée privé d'enseignement de Vichy de l'option tourisme qui, chaque année, nous accompagnent pour l'organisation de ce Neuj'Pro et remercier enfin le service jeunesse du Conseil général de l'Allier et l'ensemble des services du Conseil général. Demain matin de 9h 30 à 11h 30, nous avons encore des ateliers d'échange et de pratiques pour ceux qui sont inscrits. Sinon, je vous donne de toute façon rendez-vous l'année prochaine pour le 14^e Neuj'Pro, certainement les 7, 8 et 9 octobre 2015. Merci encore à vous toutes et à vous tous. Bonne soirée à Vichy Bellerive.

Claude Costechareyre, animateur médiateur chez Niagara Innovation : Merci.